

Les jardins de Métis et les quatre vents

Benoît Bégin

Numéro 1, hors-série, automne 1990

L'architecture de paysage au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15990ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bégin, B. (1990). Les jardins de Métis et les quatre vents. *Continuité*, (1), 42–45.

Une double arcade vient mirer, à la manière d'un péristyle, la façade de la maison Shaughnessy. L'espace qui résulte de ce doublage distingue l'intérieur du jardin, arrête le regard, isole du bruit, permet la promenade, le jeu, le coup d'oeil à travers les ouvertures et trace une continuité avec le développement de l'esplanade.

Au sommet de cette dernière, des « colonnes allégoriques » au nombre de douze font écho de façon signalétique à l'architecture de cheminées, silos, flèches et clochers qui marquent l'horizon sud de la ville et en constituent la toile de fond. Ces colonnes sont données à voir dans des configurations inattendues, parfois humoristiques, anthropomorphiques. Elles deviennent des icônes, des signaux qui évoquent de multiples indices de l'entourage et dont la séquence narrative réinvente l'histoire de l'architecture à travers les interprétations locales. Il faut d'ailleurs préciser que cette « exposition » de colonnes-sculptures sur l'esplanade établit un parallèle exact avec les longues salles d'exposition du CCA.

Certains secteurs du jardin sont plantés de grilles, d'arbres, d'arbustes, d'un verger dans la partie est, tandis que la partie opposée évoque un pré, conformément à l'état du site au début du XIX^e siècle. Ces végétaux participent à la composition formelle du jardin et à l'articulation d'une structure qui donne ses délimitations, son périmètre, tant au sol, où les limites sont soulignées par les voies d'accès et les dénivellations du terrain, qu'en hauteur, avec les élévations voisines, les silhouettes des sculptures, mais aussi les tours et les collines qui se profilent au loin.

Le jardin de Charney est un volume dont l'espace est matériel et atmosphérique, tout autant qu'historique et architectural. Il s'impose comme une figure inédite dans la ville; il crée un caractère, une particularité du lieu, saisissable en tant qu'image qui se grave dans la mémoire.

DES IMAGES À TRAVERSER

Comme l'exprime l'artiste Ludger Gerdes, « les jardins sont des images fréquentables. Ils sont des mises en scène du monde devenues réalités; c'est en elles que se concrétise le désir de l'homme d'interpréter et d'aménager. Les jardins sont un modèle de communication puisqu'ils impliquent toujours une communication entre art et nature, et souvent aussi une communication entre les différents domaines artistiques⁵. »

Lorsqu'ils sont conçus avec la participation d'artistes, les jardins défient les règles habituelles de l'aménagement. Ils inventent d'autres histoires, créent de nouvelles intrigues dans les lieux publics. Il s'agit d'en faire des espaces appréciés, fréquentés, défendus par la collectivité. Gaston Bachelard introduit, dans ses enquêtes sur les « espaces aimés », le terme « topophilie ». Il lui confère des valeurs qui touchent l'existence des jardins: « Ces enquêtes visent à déterminer la valeur humaine des espaces de possession, des espaces défendus contre des forces adverses, des espaces aimés. Pour des raisons souvent très diverses et avec les différences que comportent les nuances poétiques, ce sont des espaces louangés. À leur valeur de protection qui peut être positive, s'attachent aussi des valeurs imaginées, et ces valeurs sont bientôt des valeurs dominantes. L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. Et il est vécu, non pas dans sa positivité, mais avec toutes les partialités de l'imagination. En particulier, presque toujours il attire⁶. »

L'existence du jardin tient d'abord à notre présence. On entre dans son image par la traversée de seuils qu'accomplit le regard ou le corps entier. Il s'agit là d'un cérémonial qui possède un pouvoir de fascination.

1. Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1978, p. 46.

2. On peut consulter le catalogue de l'exposition: *Territoires d'artistes: Paysages verticaux*, Musée du Québec, 1989.

3. Tous les ministères et organismes dont le budget est voté par l'Assemblée nationale doivent consacrer une part (environ 1 %) du coût de construction de l'édifice – 150 000 \$ ou plus – à l'exécution d'oeuvres d'art par des créateurs et créatrices en arts visuels du Québec. De même qu'elle améliore l'environnement visuel des lieux, la création d'oeuvres d'art intégrées en permanence offre un débouché aux artistes québécois et permet à la population de s'initier à l'art actuel.

4. Melvin Charney, *L'architecture comme roman. Une interview de Louis Martin*, *Parachute* (Montréal), n° 56, oct.-nov.-déc. 1989, p. 10.

5. Ludger Gerdes, *Essays*, Saint-Étienne, Maison de la Culture et de la Communication et Musée d'art moderne, 1988, p. 55.

6. Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957, p. 17.

Louise Déry est conservatrice de l'art actuel au Musée du Québec et directrice de la Galerie du Musée.

Les rocailles aux Jardins de Métis. (photo: Armand Dubé, MLCP)

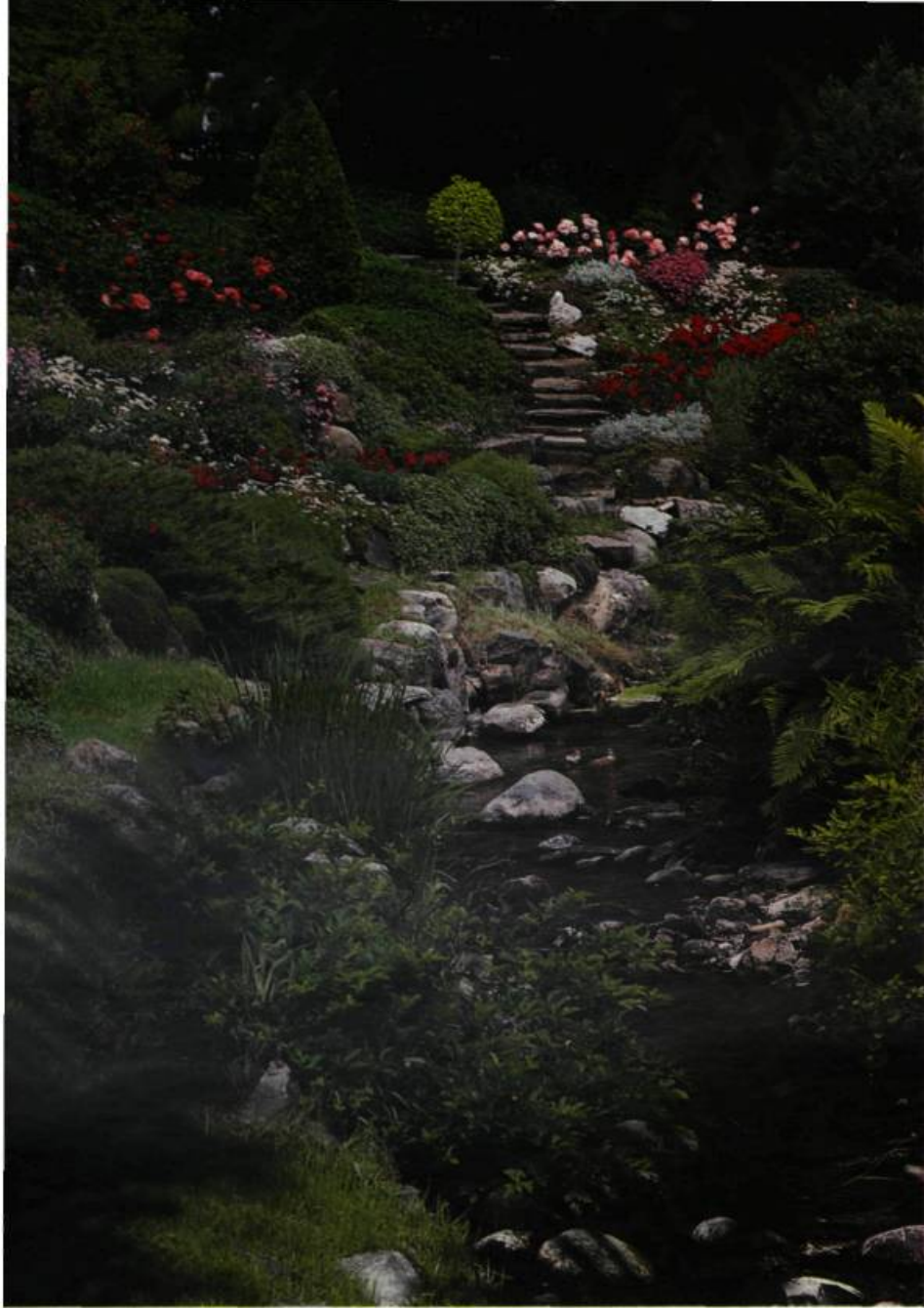
Les Jardins de Métis comme ceux des Quatre Vents ont été aménagés par des particuliers dans la tradition des jardins des grandes villas palladiennes du XIX^e siècle. On les considère parmi les plus beaux du pays. Dans notre environnement rudoyé, ces quelques arpents de grâce, clos et soignés, nous livrent un message de beauté et de réflexion.

LES JARDINS DE MÉTIS

George Stephen, président de la Banque de Montréal et du Canadien Pacifique, acquiert en 1886 un terrain sis sur la rive sud du Saint-Laurent, au nord-est de l'embouchure de la rivière Métis. Il y établit Esteven Lodge, un camp de pêche au saumon. En 1919, il cède la propriété à sa nièce Elsie Meighen Reford qui convertit le camp en résidence d'été. Elle entreprend en 1928 la réalisation d'une série de jardins. En 1954, elle lègue le domaine à son fils Bruce Reford qui, sept ans plus tard, vend au gouvernement du Québec la partie du domaine consacrée aux jardins. Ouverts au public du début juin à la mi-septembre, les Jardins de Métis accueillent chaque année plus de 33 000 visiteurs.

Les jardins se déploient sur un plateau d'un peu plus de deux hectares qui surplombe le fleuve. La villa est entourée de grandes pelouses traversées par une avenue curviligne, plantée d'épinettes alignées (attaquées depuis par la tordeuse). L'allée royale, le jardin des rhododendrons, la rocaille, les jardins des primevères et des pommiers, le sous-

ET LES



bois et le massif floral constituent le secteur paysager. Les méandres d'un ravin bordé d'arbres procurent à trois de ceux-ci (des rhododendrons, la rocaïlle et des primevères) le microclimat propice à l'épanouissement d'une végétation exotique.

Typique des jardins anglais, l'allée royale (a) consiste en une voie pavée, bordée sur soixante-cinq mètres de plates-bandes en terrasses pentues, soutenues par des murets de pierres sèches. Des plantes vivaces et arbustives composent des tableaux animés par les pivoines, rosiers, hémérocailles, campanules et delphiniums. D'autres plantes rampent sur les murets ou pointent entre les pierres.

Cette allée formelle débouche sur une aire d'observation d'où l'on découvre le jardin des rhododendrons (b), situé plus bas. Tel un amphithéâtre, il s'étage en gradins couverts de plantes naines. Les pentes du ravin, au fond duquel coule un ruisseau, accueillent les massifs de rhododendrons, au parfum capiteux, les pavots bleus du Tibet, rosiers, lis et hémérocailles, complétant ainsi le tableau des coloris.

En parcourant un sentier puis un pont sur le ruisseau, on arrive à la rocaïlle (c) aménagée sur les versants du talus, les bords du ruisseau et le fond accidenté du ravin. Là surgit un espace animé par la lumière qui joue sur les eaux, rehausse l'éclat des floraisons, soulignant les rondeurs des pierres qui apparaissent entre les bouquets de plantes basses.

Plus loin, par une passerelle sur le ruisseau, le sentier traverse des bosquets d'épinettes, de pommiers et de lilas, et débouche sur le jardin des primevères (d) qui occupe un terrain ondulé. La disposition sensible au relief en tire parti.

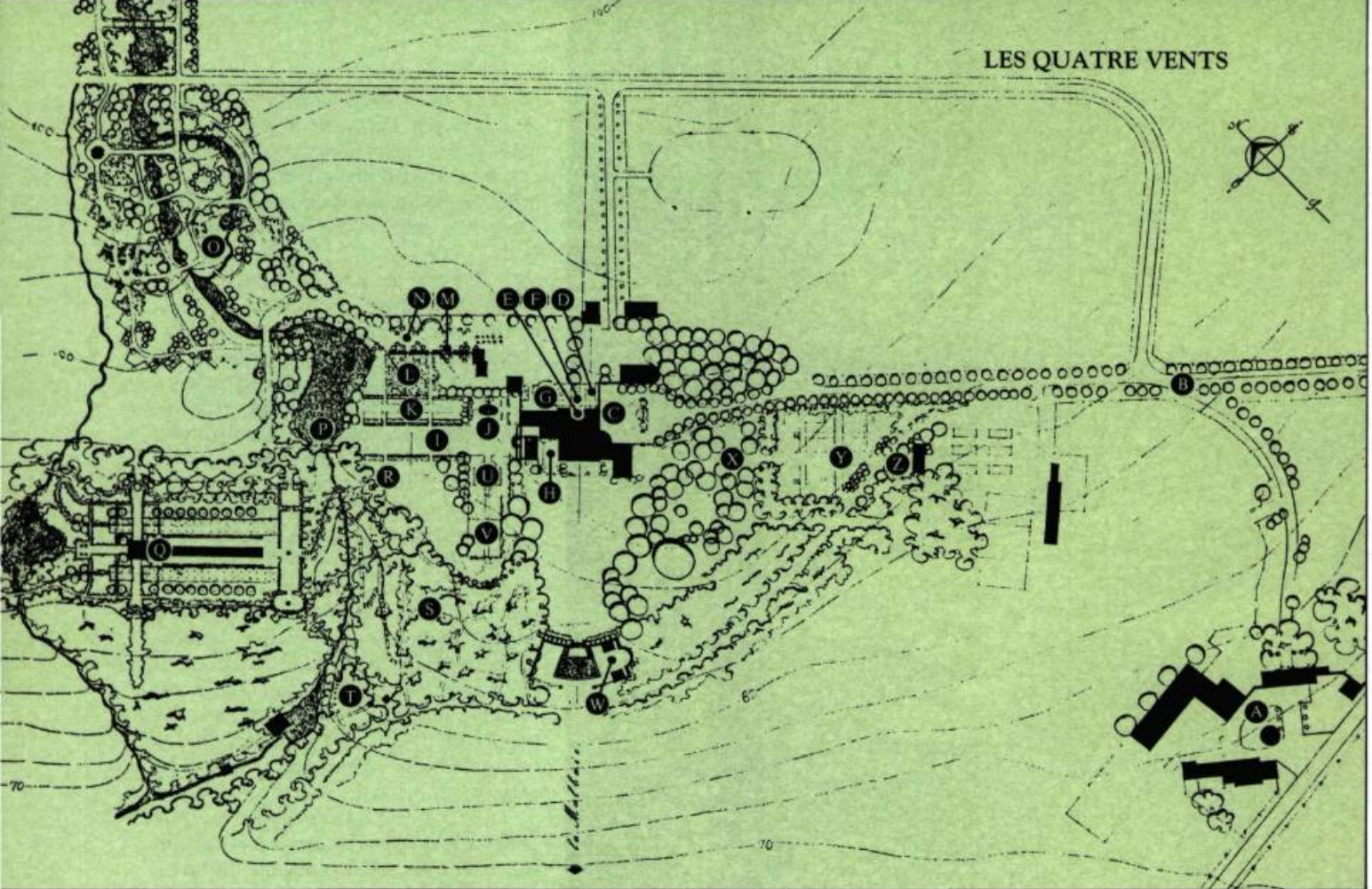
LES JARDINS DE MÉTIS QUATRE VENTS

*Dans notre environnement malmené,
quelques arpents de grâce.*

par Benoît Bégin

Ce jardin comprend, outre les massifs de primevères, des agencements d'hémérocailles, de fougères et de filipendules émergeant de plates-bandes à demi dissimulées sous les arbrisseaux et la ramure des arbres.

Par contre, le jardin des pommiers (e) relève le défi d'un terrain assez plat, parcouru de sentiers aux courbes douces et agréables, bordés de plantes tapissantes et de plates-bandes incurvées. Des plantations de pommiers, d'aubépines et de lilas épousent les courbes, enclosent l'espace, en préservent l'intimité.



Depuis 1961, les responsables des Jardins de Métis ont intégré un belvédère à l'embouchure de la rivière, et une authentique tourbière de la Côte-Nord a été recréée sur place. Le sous-bois (f) est en voie d'aménagement. Vers la place d'accueil, dotée d'un pavillon d'interprétation, convergent des sentiers bordés de plates-bandes fleuries pour former l'ensemble du massif fleuri (g). Depuis la route 132, les visiteurs sont accueillis aux Jardins par des pelouses ceintes de plates-bandes de fleurs se détachant sur des rideaux d'arbres et d'arbustes.

LES QUATRE VENTS

En 1902, George F. Bonner de Québec achète la seigneurie Mount Murray sise à Cap-à-l'Aigle, sur la rive nord du Saint-Laurent. Il lègue la partie centrale de la seigneurie à sa fille Maude Bonner Cabot, grand-mère de Francis H. Cabot, le propriétaire actuel. Cette zone jouit d'un microclimat privilégié. Contrairement aux zones continentales avoisinantes, l'été y est doux et frais, à l'abri des grands écarts de température, conditions favorisées par la proximité du fleuve et le redressement spectaculaire des Laurentides, quelque vingt kilomètres à l'intérieur des terres, qui font écran aux vents du nord.

Les Quatre Vents comptent vingt-cinq jardins répartis sur environ dix hectares. Le visiteur accède à la propriété par la cour de la ferme (a), monte par le chemin des peupliers (b) qui débouche dans la cour de la maison (c). Les jardins qui l'entourent s'alignent sur les grands axes faisant le pont entre une pièce importante de la maison et la vue panoramique: les Laurentides à l'ouest, La Malbaie au sud, à l'est, le Saint-Laurent et au nord, les prairies et la forêt.

De l'autre côté d'une baie dans un mur blanc de maçonnerie commencent les jardins. Le premier, celui des fines herbes (d), est aménagé dans des bacs de bois surélevés, sur une pente douce pavée, face à la porte de la cuisine. Les plantes culinaires usuelles sont entremêlées d'annuelles pour la continuité des couleurs. Vis-à-vis la salle à manger, deux jardins se font face de chaque côté de l'allée. En retrait dans le volume bâti de la maison, le jardin noueux (e) rayonnant de plantes basses comble l'espace concave d'un parterre. Le jardin de la boulangère (f) contigu à celui des fines herbes est adossé à un muret de bois. Fonctionnel et anecdotique, il tire son nom du four à pain toujours en usage et des thuyas taillés en forme de pains et de galettes.

Face à l'aile des invités, le salon vert (g) est un espace gazonné où les haies qui le limitent sont taillées en forme de meubles. L'allée centrale parvient à un rondeau de thuyas entourant un bassin, à ras de terre, d'où l'eau jaillit d'une pierre creuse.

Du côté opposé de la maison, et dominant le paysage, les terrasses (h) comprennent des aires pavées de pierres, des pelouses et un miroir d'eau, le bassin bleu. Deux murs de pierres sèches encadrent un escalier semi-circulaire en pierre dont les interstices sont émaillés d'une myriade de plantes alpines.

Au bas de l'escalier, le tapis vert (i) déploie une grande pelouse rectangulaire bordée de haies. Sur la droite, le jardin blanc (j) où toutes les fleurs, des vivaces aux arbustes, sont blanches. La pelouse centrale est agrémentée d'un bassin ovale alimenté par la flûte d'un Pan émergeant d'un rideau de grands thuyas.

L'allée des oies (k), parallèle au tapis vert, court entre deux plates-bandes symétriques de vivaces contre une haie à l'arrière-plan. À une extrémité, un sentier flanqué de haies débouche d'abord sur une rondelle de thuyas (l) entourant une meule de moulin, à plat sur le sol, convertie en cadran solaire. Ce sentier conduit à la cascade (m), une



Le pont de lune au jardin des Quatre Vents.
(photo: Benoît Bégin)



succession de bassins où, en amont, l'eau jaillit d'un dauphin et se déverse dans l'étang par la tête d'une tortue.

Plus au nord, l'allée des thuyas (n) groupés en triades mène au jardin du ruisseau (o) constitué d'une végétation sylvestre et palustre indigène. Plans d'eau et sentes s'entrecroisent, créant différentes atmosphères selon la prépondérance des plantes qui les bordent: aubépines, mélèzes, saules de l'Arctique. Une montée et le visiteur, ravi, découvre le pavillon de musique et un pont de lune chinois.

Le lac des libellules (p) s'est formé à partir du barrage érigé sur le ruisseau. Le pourtour en pente est orné d'arbustes florifères et de plantes vivaces dont plusieurs de rivage. En longeant le côté droit du ravin, le visiteur rejoint le jardin du pigeonier (q). S'étalant sur deux hectares, il est le plus grand des jardins des Quatre Vents. Son plan à la géométrie classique comprend, sur un axe parallèle

au ruisseau, trois aires respectivement carrée, rectangulaire et ovale, closes par des haies élevées de thuyas et agrémentées d'escaliers de pierre, de bassins et de fontaines. Sur un axe perpendiculaire au premier, et au centre de la cour rectangulaire, s'étale le miroir d'eau de trente mètres sur trois, encadré par des rangées de tilleuls taillés en forme de table. Ce bassin est aligné sur le pigeonier, situé dans l'axe d'un étang naturel bordé d'un côté d'un jardin de bruyères et, de l'autre, d'une vaste rocaille.

Au travers d'une haie d'aubépines et sur un terrain en pente, un sentier s'ouvre sur le jardin des plates-bandes ombragées (r), dissimulées sous la ramure d'une futaie de bouleaux blancs. Les deux plus typiques forment des massifs plats et profonds constitués, tantôt en contraste, tantôt en harmonie, de plantes à fleurs et à fruits (astilbes et actées) allant du rouge vif au blanc pur en passant par les nuances de rose.

Toujours du même côté du ravin et dans une ancienne pessière, s'étend le jardin du sous-bois (s). D'étroits sentiers découpent des flots traversés de rigoles converties ici et là en bassins d'où émerge, selon une disposition en apparence spontanée, une flore appropriée aux lieux humides. L'environnement du sous-bois, eau-lumière-sol, est étudié pour reproduire les conditions exigées par ces plantes, notamment pour la collection de primevères, une des plus importantes de l'Est de l'Amérique.

Le jardin du ravin (t) tire parti de la tranchée creusée par le ruisseau et de l'ombre des arbres à haut fût. Milieu privilégié pour une flore variée, les plantes à grandes feuilles occupent le fond du ravin et les rebords du ruisseau. Deux

passerelles de corde relient les parois du ravin permettant une vue en plongée sur le jardin exotique. La construction de deux pavillons japonais est prévue: l'un, tourné vers le ravin, à cheval sur l'étang et la rive droite du ruisseau; le second, environ trente mètres en aval, orienté sur le paysage de la vallée.

Les sentiers du sous-bois débouchent près d'une fontaine murale, sur l'allée des vivaces et sur la roseraie (u), composée de parterres surélevés à l'aide de murets de pierres. L'allée des vivaces (v) est construite en paliers; la prépondérance de plantes à hauteur moyenne accentue l'effet de cascade des floraisons.

Le jardin de la piscine (w) tire parti d'éléments architecturaux forts plutôt que de composants végétaux. Un grand escalier convexe à deux volées est relié par un axe à l'esplanade et à la baie vitrée principale de la villa. Une piscine trapézoïdale incurvée, accolée à l'escalier, domine une terrasse surbaissée, cernée d'un mur de pierres, en corniche sur la vallée et La Malbaie.

Enfin, du côté sud de la maison, en une longue perspective vers le fleuve et de chaque côté d'un axe, deux grands jardins. Près de la résidence, le jardin de prairie (x) s'étend sous des bouleaux blancs et des pommiers épars. Au printemps, la variété des plantes à bulbes compose une symphonie de couleurs continue. Un peu plus tard, les lupins prennent la relève. Le second jardin est situé dans une pente double; c'est le jardin des terrasses (y) où chacun des bacs de bois offre un arrangement différent inspiré des jardins nouveaux victoriens. Ce jardin est aussi une pépinière pour certaines variétés de vivaces de collection, notamment les delphiniums. Le poulailler (z), ou «doodle-doo», est ouvert de part en part. Il est relié à la villa et au jardin de prairie par un axe qui débouche sur l'est, du côté du fleuve.

Benoît Bégin est architecte paysagiste et urbaniste, et professeur titulaire à la retraite, École d'architecture de paysage de l'Université de Montréal.